

Georg Lukács

*Le fascisme allemand
et Nietzsche.*

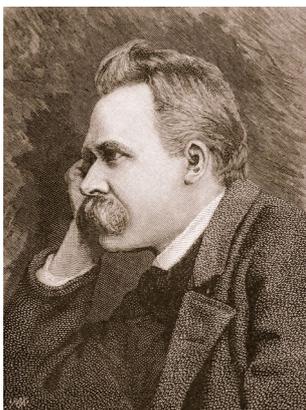
1943

Traduction de Jean-Pierre Morbois

Ce texte est la traduction de l'essai de Georg Lukács : *Der deutsche Faschismus und Nietzsche*. (1943)

Il occupe les pages 7 à 28 du recueil : Georg Lukács, *Schicksalswende*, [Tournants du destin] Aufbau Verlag, Berlin, 1956. Cette édition se caractérise par une absence complète de notes et de références des passages cités. Toutes les notes sont donc du traducteur. Les citations, principalement celles de Nietzsche, sont données et référencées selon les éditions françaises existantes.

Cet essai était jusqu'à présent inédit en français.



Friedrich Nietzsche.

Philologue, philosophe et poète allemand né le 15 octobre 1844 à Röcken, en Saxe, et mort le 25 août 1900 à Weimar.

Professeur de philologie à l'Université de Bâle dès l'âge de 24 ans, il obtient un congé en 1879 pour raison de santé. Les dix années suivantes, il publie à un rythme rapide ses œuvres majeures. En 1889, il sombre dans la démence.

Introduction

Nietzsche est le principal philosophe de la réaction pour toute la période impérialiste, et en vérité, pas seulement en Allemagne. De même que pour l'influence de son maître Schopenhauer, celle de Nietzsche va partout bien au delà du cercle étroit des philosophes universitaires, elle s'étend à de nombreuses couches de l'intelligentsia et, par leur intermédiaire, à de larges cercles du peuple dans de nombreux pays. De Merejkovski¹ et Gide jusqu'à Spengler², Baeumler³, et Rosenberg⁴, il n'existe pas de courant réactionnaire de la période impérialiste qui n'ait pas repris quelque chose d'important dans la doctrine de Nietzsche. Et l'on voit la dangerosité de cette influence – et là aussi, il y a un parallèle avec Schopenhauer –, dans le fait qu'il y a beaucoup d'idéologues de la période impérialiste qui se situent pour l'essentiel dans une mouvance progressiste, mais qui ont pourtant été, par moments, dans l'évolution de leur conception du monde,

¹ Dmitri Sergueïevitch Merejkovski [Дмитрий Сергеевич Мережковский] (1866-1941), écrivain et critique littéraire russe. Il est principalement l'auteur de romans historiques

² Oswald Spengler (1880-1936), philosophe allemand. Son œuvre majeure : *Le Déclin de l'Occident*, (Gallimard, 1976) publiée en 1918, lui valut une célébrité mondiale. En Allemagne, il devint l'un des auteurs phares de la « Révolution conservatrice » qui s'opposa à la République de Weimar.

³ Alfred Baeumler (1887-1968), philosophe ayant acquis une notoriété particulière à l'époque de national-socialisme, et étroitement lié au national-socialisme. Il s'est fait connaître en premier lieu par des études sur Kant, Nietzsche, et Spengler. Voir son travail *Kants Kritik der Urteilskraft* (1923) [La critique de la faculté de jugement de Kant], ainsi que ses *Studien zur deutschen Geistesgeschichte* (1937) [Études sur l'histoire intellectuelle allemande].

⁴ Alfred Rosenberg (1893-1946) Théoricien du parti nazi.

induits en erreur par Nietzsche (Je me contenterai de mentionner Thomas Mann et Bernard Shaw.)

Le parallélisme entre Schopenhauer et Nietzsche réside également dans les modalités de leur activité et de leur influence. Tous les deux ont été, à l'époque de leur production proprement dite, ce que l'on appelle des « génies méconnus ». De même que Schopenhauer n'a acquis une notoriété qu'après la défaite de la révolution de 1848, de même Nietzsche n'a été reconnu que dans la période impérialiste. Les deux ont élaboré les orientations de leur pensée dans la lutte contre les courants progressistes ou réactionnaires timides, mais ces orientations n'ont été mises au cœur des luttes idéologiques que dans une période ultérieure, par une réaction plus développée. C'est pourquoi l'un et l'autre ont été tout d'abord ignorés, et n'ont connu que plus tard une célébrité mondiale.

L'impact mondial de Nietzsche repose sur le fait qu'il a trouvé une psychologie, une éthique, et une esthétique qui conviennent aux courants réactionnaires, décisifs en politique intérieure et extérieure, de la période impérialiste, qu'il a conduit par ce moyen dans le camp de la réaction de larges cercles de l'intelligentsia qui n'auraient pas succombé à une propagande grossière et directe. Cet impact s'est accru toujours davantage avec le développement de l'inhumanité de notre époque. Il a atteint son point culminant sous le règne d'Hitler, qui a nommé Nietzsche, officiellement, classique, ancêtre de l'idéologie fasciste. Dans sa polémique contre les « suivistes » qui représentent d'autres ramifications diverses de l'idéologie fasciste, Rosenberg souligne que

les nazis ne reconnaissent comme « leurs philosophes » que Nietzsche, Lagarde ⁵, et Chamberlain ⁶.

I

Ce n'est certainement pas un hasard si les événements de l'année 1870-1871 ont joué un rôle décisif dans la constitution des orientations réactionnaires chez Nietzsche. Alors qu'il est jeune professeur, Nietzsche s'engage comme volontaire dans la guerre franco-allemande et prend part à la guerre comme infirmier. Il tombe toutefois relativement vite malade et retourne à Bâle, mais les impressions de la guerre représentent un moment décisif de son évolution philosophique, le premier pas vers un développement de la philosophie de la volonté de Schopenhauer. Sa sœur et biographe, Élisabeth Förster-Nietzsche, décrit, sûrement d'après des indications orales de Nietzsche lui-même, ses impressions de soldats allant à la bataille : « Il a alors ressenti très profondément, pour la première fois, que la volonté de vivre la plus forte et la plus élevée ne s'exprime pas par une lutte misérable pour l'existence, mais comme une volonté de combat, une volonté de puissance et de domination ».

Pourtant, l'enthousiasme de Nietzsche pour la guerre de 1870-1871 ne détermine pas seulement la base métaphysique générale de sa philosophie. Ses impressions directes de la guerre, les espérances qu'il place dans la

⁵ Paul Anton Bötticher dit Paul de Lagarde (1827-1891), orientaliste et théoricien politique allemand du mouvement *völkisch*, conservateur et antisémite.

⁶ Houston Stewart Chamberlain (1855-1927), écrivain et essayiste anglais d'expression allemande. Il prônait la supériorité de la « race aryenne ».

fondation du Reich par Bismarck, ont aussi un contenu plus général, une orientation politique et sociale concrète qui est déterminante pour tout son travail ultérieur. Il s'agit là du combat qu'il a mené pendant toute sa vie contre l'idéologie libérale et démocratique de son époque. Dans les fragments posthumes, on a publié une préface à son premier ouvrage « la naissance de la tragédie », projet que Nietzsche a écrit pendant l'hiver de guerre 1870/71 ; il y dit très clairement pourquoi in s'enthousiasme pour la fondation du Reich : « car cette puissance (le nouveau Reich allemand) fera périr quelque chose que nous, haïssons comme le véritable adversaire de toute profondeur philosophique et esthétique, cet état pathologique dont souffre l'être allemand, surtout depuis la grande Révolution française... pour ne rien dire de la grande masse, qui nomme ce mal... "libéralisme". »⁷ Le fait que dans cette perspective, Bismarck n'a pas comblé les attentes de Nietzsche, qu'il a pactisé sans cesse avec la bourgeoisie national-libérale allemande et qu'il n'a pas brisé les formes pseudo-démocratiques du Reich allemand, est à l'origine de la contestation ultérieure du régime de Bismarck par Nietzsche, incessante et toujours plus véhémente.

Le combat contre l'idéologie démocratique et libérale ne ferait pas encore de Nietzsche un penseur original. Ce combat est en vérité la caractéristique générale de toute critique romantique du capitalisme. Même les traits réactionnaires de cette critique, toujours plus fortement

⁷ Friedrich Nietzsche, *Fragments posthumes*, février 1871, Projet de préface à Richard Wagner in *Œuvres Philosophiques complètes*, I, traduction Michel Haar, Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy, Gallimard, 1982, 11 [1], page 426.

marqués, ne comportent encore rien d'essentiellement nouveau dans leur contenu. Nous les voyons affichés aussi chez Carlyle⁸, par exemple, après la révolution de 1848. Mais la critique de l'idéologie libérale par Nietzsche est beaucoup plus développée dans un sens réactionnaire que celle de Carlyle. D'un côté, l'activité de Nietzsche se déroule dans un pays arriéré sur le plan du capitalisme, d'un autre côté, la lutte des classes avait atteint un degré beaucoup plus élevé qu'à l'époque de Carlyle. Cela détermine le caractère particulier de la critique romantique de la culture par Nietzsche. Il n'a jamais éprouvé une quelconque sympathie pour une révolte des masses populaires contre le capitalisme, comme ce fut le cas de Carlyle dans les années 1830-1840. Il y a par conséquent là une rupture dans la ligne d'évolution de Carlyle, alors que cela se développe chez Nietzsche de manière naturelle. L'impression produite sur Nietzsche par la Commune de Paris n'a fait que renforcer ses conceptions réactionnaires, cependant que chez Carlyle, la révolution de 1848 a entraîné un tournant. Sous le coup de l'impression de la commune, Nietzsche écrit à un ami : « Au dessus du combat des nations, nous avons été épouvantés par la tête d'une hydre internationale, qui est apparue brusquement, terrible, comme annonciatrice des luttes de l'avenir qui seront d'une autre sorte. »⁹

La diversité de lieu et d'époque de leur activité détermine la différence entre la critique romantique de la culture capitaliste par Carlyle et par Nietzsche. Tous les deux

⁸ Thomas Carlyle (1795-1881), écrivain, satiriste et historien écossais.

⁹ Lettre de Friedrich Nietzsche au Freiherr von Gersdorff du 21 juin 1871. *Correspondance*, Gallimard 1992 I, p. 187.

critiquent le capitalisme de leur époque comme le destructeur de la véritable culture. À son encontre, Carlyle glorifie le Moyen-âge dans les premiers temps de son évolution comme une période d'ordre économique, au contraire de l'anarchie capitaliste, comme un système économique qui se préoccupe des travailleurs, les préservent de la misère matérielle et morale, au contraire à nouveau de la libre concurrence de son époque. Nietzsche en revanche est un admirateur de l'antiquité.

Mais l'antiquité qu'il propose comme idéal se trouve en opposition complète à l'idéal de l'humanisme classique. Tandis que ce dernier prenait acte de l'esclavage comme d'un mal historiquement nécessaire de l'humanité, celui-ci devient chez Nietzsche le pivot de l'idéalisation. Dans des fragments publiés plus tard de la deuxième partie prévue de son premier ouvrage, il écrit : « Nous ne pouvons, par conséquent, que tomber d'accord pour avancer cette vérité cruelle à entendre : *l'esclavage appartient à l'essence d'une civilisation* ; vérité qui ne laisse à vrai dire subsister aucun doute quant à la valeur absolue de l'existence. »¹⁰ Cette dernière phrase contient en germe la philosophie tardive de Nietzsche. La relation de cette affirmation au pessimisme de Schopenhauer est tout aussi formelle que caractéristique, dans son contenu, de l'évolution que Nietzsche va effectuer.

De même que Schopenhauer a été conduit, par ce pessimisme même, aux conceptions réactionnaires les plus extrêmes, de même cette tendance, certes plus accentuée et plus consciente, apparaît également chez le

¹⁰ Friedrich Nietzsche, *Cinq préfaces à cinq livres qui n'ont pas été écrits. L'État chez les grecs*, in Œuvres I, Pléiade, Gallimard 2000, Traduction Michel Haar et Marc de Launay, page 301.

jeune Nietzsche. Dans les mêmes considérations dont nous venons de citer un extrait, il dit : « Et s'il devait s'avérer que les grecs ont péri à cause de l'esclavage, il est bien plus certain que c'est du *manque* d'esclavage que nous périrons. »¹¹ Et le jeune Nietzsche définit également ici la raison de son rejet passionné de la culture moderne, et en premier lieu de la démocratie moderne. « À l'époque moderne, ce n'est pas l'homme sensible au besoin d'art, mais l'esclave qui détermine les représentations communes... Des fantômes, tels que la dignité de l'homme, la dignité du travail, sont les indigents produits de l'esclavage qui se dissimule à lui-même. »¹² Ce n'est qu'à partir de là que l'on peut comprendre la particularité et la cohérence interne de l'œuvre de jeunesse de Nietzsche : l'opposition entre la culture antique et l'inculture moderne, le combat contre Socrate vu comme le premier idéologue de la démocratie et du plébéien, l'attaque passionnée contre le David Friedrich Strauß¹³ vieillissant comme type du « philistin de la culture »¹⁴, la glorification de Schopenhauer et de

¹¹ Friedrich Nietzsche *Cinq préfaces à cinq livres qui n'ont pas été écrits. L'État chez les grecs*, in Œuvres I, Pléiade, Gallimard 2000, Traduction Michel Haar et Marc de Launay, page 302.

¹² Friedrich Nietzsche : *Cinq préfaces à cinq livres qui n'ont pas été écrits. L'État chez les grecs*, in Œuvres I, Pléiade, Gallimard 2000, Traduction Michel Haar et Marc de Launay, page 299

¹³ David Friedrich Strauß (1808 - 1874), théologien, écrivain et philosophe allemand, auteur d'une *Vie de Jésus* qui montre un Jésus historique et non divin et considère les évangiles comme un récit inconscient des premières communautés chrétiennes. Ce livre peut être considéré comme le point de départ du mouvement des jeunes hégéliens car il se sert de la philosophie hégélienne de l'histoire pour attaquer le dogme chrétien.

¹⁴ Friedrich Nietzsche : *considérations inactuelles. David Strauß, l'apôtre et l'écrivain. 2*, in Œuvres Philosophiques complètes, tome II traduction Pierre Rusch, Gallimard 1990, page 24.

Richard Wagner comme représentants du génie philosophique et artistique, qui seul donne un sens à l'histoire de l'humanité.

On voit là partout en germe, en germe seulement il est vrai, une nouvelle étape de la philosophie réactionnaire, un développement de la doctrine de Schopenhauer, l'adaptation de sa philosophie évoluée au sens réactionnaire aux conditions de la nouvelle époque qui commence, celle du capitalisme de monopole.

Pour l'influence mondiale de Nietzsche, sa critique romantique de la culture capitaliste a joué un rôle décisif. Des défenseurs du capitalisme, même sous sa forme antidémocratique et militariste prussienne, il y en a toujours eu en quantité. Mais la particularité de Nietzsche consiste précisément dans son impact sur une intelligentsia insatisfaite, en rébellion spontanée et confuse contre l'inculture de l'époque. Il détourne cette rébellion vers des voies réactionnaires, en faisant en sorte, en vérité, que les intellectuels y voient quelque chose de révolutionnaire, et même une accentuation de leur rébellion contre l'inculture contemporaine, et conçoivent ainsi d'une certaine façon l'idéologie impérialiste comme un moyen de surmonter l'inculture, et même le caractère capitaliste du monde contemporain. La force de l'influence de Nietzsche dans cette direction est visible dans le fait que même un marxiste de l'étoffe de Franz Mehring a pu voir dans sa doctrine un « point de passage vers le socialisme »¹⁵, qu'il fut d'avis, certes pendant une courte période seulement, qu'en partant de Nietzsche, il

¹⁵ Mehring: *Besprechung von Kurt Eisners "Psychopathia spiritualis"*, Neue Zeit, X. Jahrgang, Bd. II, S. 668 f.

n'y avait plus de chemin qui ramène à l'idéologie libérale vulgaire des Eugène Richter ¹⁶ et consorts.

L'erreur de Mehring est, de façon extraordinaire, caractéristique de l'influence de Nietzsche. Elle repose pour l'essentiel sur le fait que depuis Lassalle, il y avait dans certains cercles socialistes une tradition consistant à ne voir l'idéologie dominante de la société bourgeoise que dans un libéralisme de plus en plus vulgaire dans son évolution, sans voir que le chemin qui part de Nietzsche conduit à une nouvelle forme de la pensée réactionnaire.

En son temps, Schopenhauer avait détruit la dialectique objective avec son agnosticisme, détruit la croyance au progrès humain dans l'intelligentsia allemande des années 1850 avec son pessimisme et son antihistoricisme. Il a contribué à produire cette passivité et apathie politique qui a facilité pour l'essentiel la victoire de Bismarck en politique intérieure.

Mais en 1870-1871, une nouvelle situation s'est créée. On a très vite senti son caractère transitoire : pour une part avec les luttes de classes, qui devenaient toujours plus aiguës, (on ne pense pas seulement à la « loi antisocialiste » ¹⁷ mais aussi au Kulturkampf ¹⁸, à la transformation complète de la politique économique allemande, passant du libre-échange au protectionnisme), pour une part avec la déception générale de ces espoirs d'un élan culturel de l'Allemagne que de larges cercles de la bourgeoisie allemande et de son intelligentsia

¹⁶ Eugen Richter (1836-1906), politicien et journaliste libéral allemand.

¹⁷ Loi du 19 octobre 1878.

¹⁸ Le Kulturkampf, ou « combat pour la culture », est un conflit qui opposa le chancelier du Reich Otto von Bismarck à l'Église catholique et au Zentrum, le parti des catholiques allemands, entre 1871 et 1880.

rattachaient à la fondation du Reich. L'Allemagne, le pays capitaliste qui s'est développé le plus tard en Europe occidentale, vit à cette époque son « *Sturm und Drang* »¹⁹ économique, avec le passage rapide au capitalisme de toute la société, par lequel il a parcouru en quelques décennies le chemin vers le capitalisme de monopole développé. La fondation du Reich par Bismarck a mis fin aux aspirations démocratiques ratées quant à l'unité de la nation allemande : elle est sa réalisation réactionnaire. Mais ce n'est que dans les illusions de Bismarck qu'elle est le début d'une longue période de « consolidation » d'une Allemagne « saturée ». Bismarck a certes gouverné pendant deux décennies, mais il fut ensuite écarté par Guillaume II, lequel représentait déjà l'impérialisme allemand particulièrement agressif.

Il est caractéristique que Nietzsche, qui n'a pu suivre que le début du changement de régime en Allemagne, ait résolument sympathisé avec le nouvel empereur. Il écrit à l'occasion à sa sœur : « Notre nouvel empereur me plaît de plus en plus... La volonté de puissance comme principe, voilà quelque chose qu'il serait capable de comprendre. »²⁰ Peu importe naturellement si Guillaume II s'est trouvé personnellement sous l'influence de la théorie nietzschéenne de la volonté de puissance ; sa politique extérieure lui correspond en tous

¹⁹ *Sturm und Drang* (« Tempête et passion/élan » en français) est un mouvement à la fois politique et littéraire essentiellement allemand de la deuxième moitié du XVIIIe siècle. Il succède à la période des Lumières (*Aufklärung*) et se pose en contestation de ce précédent mouvement. Il est le précurseur du romantisme.

²⁰ Nietzsche à sa sœur, fin octobre 1888. Cité par Elisabeth Förster-Nietzsche : *La solitude de Nietzsche*, Leipzig, 1914, page 512.

cas. Ce qui est important, c'est le tournant dans la politique allemande, qui a élevé Nietzsche au rang d'idéologue principal de la période impérialiste.

Au-delà, ce qui est important, c'est que la victoire de la philosophie de Nietzsche jette une lumière encore plus claire sur les modalités et le contenu de son combat contre l'Allemagne de Bismarck et sa culture. En opposition à la conception de nombreux intellectuels de premier plan qui voient dans cette lutte de Nietzsche un signe de sa conception révolutionnaire, un argument bien visible de ce que l'exploitation de Nietzsche par le fascisme serait une falsification fondamentale, on voit bien là que Nietzsche émettait sur le Reich bismarckien une critique de droite, au nom du capitalisme de monopole dont il pressentait l'épanouissement, avec une philosophie résolument réactionnaire dans sa forme comme dans son contenu, et aux exigences de laquelle Bismarck ne semblait pas suffisamment répondre, sans ambiguïté. Mais en même temps, il est important que ce développement de l'idéologie réactionnaire se présente comme « révolutionnaire », comme une « subversion de toutes les valeurs », comme une destruction radicale des aspects obsolètes et décadents de la culture bourgeoise.

La réunion d'une forme pseudo-révolutionnaire et d'un contenu profondément réactionnaire donne à la philosophie de Nietzsche, à partir de l'année 1890, l'importance qu'avait la philosophie de Schopenhauer dans les années 50 du dix-neuvième siècle : une idéologie de la réaction la plus extrême qui se donne l'apparence d'une conception révolutionnaire intrépide. Schopenhauer, et Nietzsche après lui d'une manière accrue, inaugurent ainsi une nouvelle étape de la défense

du capitalisme réactionnaire. L'apologétique qui était jusqu'ici normale et habituelle avait tendance à démontrer que les contradictions économiques et politiques, sociales et culturelles toujours plus manifestes du système capitaliste n'existaient pas en réalité, que ce système recélait au fond une « harmonie » sociale. Cette affirmation fondamentale de l'apologétique libérale de la société bourgeoise a été de plus en plus réfutée par l'évolution de l'économie capitaliste, et n'a pu de ce fait influencer que de moins en moins la part la plus consciente et la plus éduquée des intellectuels. L'évolution de la société commence à fourrer dans la tête des hommes la dialectique des contradictions sociales. Ce n'est pas un hasard si la période dans laquelle Nietzsche est entré en activité constitue précisément pour l'Allemagne une période de crise idéologique, dans laquelle une part remarquablement importante de la jeune intelligentsia bourgeoise, même si ce n'est qu'éphémère, commence à sympathiser avec le socialisme.

Pour une défense efficace du capitalisme à cette étape, il y a donc besoin d'une philosophie qui non seulement ne nie pas le caractère disharmonieux de la société bourgeoise, mais au contraire en part, et donne de cette disharmonie une interprétation qui mène à une approbation du monde capitaliste sous sa forme la plus réactionnaire. Alors que l'autodéfense de type libéral ancien cherche à camoufler les « mauvais côtés » du capitalisme, Nietzsche part justement dans sa défense du système de ces mauvais côtés, les reconnaît dans toute leur ampleur, mais les interprète cependant, comme nous allons le montrer ultérieurement en détail, d'une manière telle que le capitalisme de monopole apparaît comme une

conséquence contraignante, et se trouve approuvé inconditionnellement. Si donc la défense libérale du capitalisme était une défense directe, il apparaît chez Nietzsche (et avant lui déjà chez Schopenhauer) une défense indirecte : les défauts, la disharmonie du monde, (c'est-à-dire du capitalisme), les bases du pessimisme comme philosophie nécessaire des gens « avancés » et « distingués », des « esprits libres », sont précisément le tremplin pour approuver passionnément ce monde (le monde du capitalisme de monopole) et pour agir en sa faveur. Le fait que se manifeste là une forme nouvelle, paradoxale du « *Credo quia absurdum est* » (j'y crois parce que c'est absurde) confère même à cette philosophie, aux yeux des intellectuels bourgeois du temps de crise, quelque chose d'attrayant.

À une étape plus primitive de l'évolution du capitalisme allemand, l'impact de Schopenhauer n'a été ressenti que comme un appel à la passivité, et a eu pour conséquence un retrait de l'intelligentsia allemande du chemin de la révolution démocratique. Nietzsche a déjà conduit à un soutien actif au capitalisme de monopole naissant. Nous voyons donc combien Mehring s'est trompé au sujet de l'impact de Nietzsche. Pour la jeune intelligentsia bourgeoise, Nietzsche ne représente en aucune façon une étape de la transition au socialisme, mais au contraire ; l'influence de Nietzsche a abrégé le laps de temps pendant lequel l'intelligentsia bourgeoise penchait vers le socialisme. Il a mené la jeune génération des jeunes intellectuels doués dans le camp de la réaction impérialiste et de la décadence, et cela, en vérité, justement parce que la structure de la philosophie de Nietzsche lui permettait de réaliser ce virage réactionnaire

en donnant l'illusion que leur rébellion contre la société dont ils critiquaient la culture s'en trouvait radicalement accentuée.

Une étude exhaustive des personnalités les plus importantes du tournant littéraire autour de 1890, de Gerhart Hauptmann²¹, en passant par Bahr²², Hartleben²³, Harden²⁴, Holz²⁵, Schlaf,²⁶ jusqu'à Paul Ernst²⁷, viendrait confirmer avec éclat l'exactitude de cette affirmation. Il faut tout particulièrement souligner, en l'occurrence, que le chemin de la révolte honnête au le geste, intrinsèquement mensonger, du pseudo-révolutionnarisme a conduit par exemple Paul Ernst directement dans le camp d'Hitler. Et ce basculement de la révolte de gauche du côté de la droite la plus extrême se répète toujours à un degré plus élevé à chaque crise ultérieure de la vie publique allemande. Et dans de telles crises, Nietzsche est toujours davantage le musagète de la réaction extrême. Son impact sur l'intelligentsia allemande justifie totalement la reconnaissance par Rosenberg des services rendus au fascisme que nous avons citée d'entrée.

²¹ Gerhart Johann Robert Hauptmann, (1862-1946), auteur dramatique allemand originaire de Silésie, grand représentant du naturalisme. Il a reçu le Prix Nobel de littérature en 1912 et le prix Goethe en 1932.

²² Hermann Anastas Bahr (1863-1934), écrivain, critique littéraire et dramatique autrichien.

²³ Otto Erich Hartleben (1864-1905) auteur dramatique allemand/

²⁴ Felix Ernst Witkowski, dit Maximilian Harden, (1861-1927), journaliste allemand.

²⁵ Arno Holz (1863-1929) poète et auteur dramatique allemand, de tendance naturaliste et impressionniste.

²⁶ Johannes Schlaf (1862-1941) auteur dramatique, narrateur et traducteur allemand, représentant important du naturalisme allemand.

²⁷ Paul Ernst (1866-1933), écrivain et journaliste allemand.

II

C'est à partir de cette situation historique que s'éclaire la place de Nietzsche dans l'histoire allemande (et internationale) de la philosophie : c'est, pour son époque, un rénovateur de la doctrine de Schopenhauer, qu'il adapte au capitalisme de monopole, et c'est en même temps le penseur fondamental du courant philosophique dominant de la période impérialiste, de la « philosophie de la vie ».

Le pessimisme de Schopenhauer, sa philosophie de la volonté, son irrationalisme, constituent, comme nous l'avons vu, la philosophie dominante de la bourgeoisie réactionnaire en Allemagne depuis la défaite de la révolution de 1848. Les victoires militaires et politiques du système de Bismarck (à partir de 1864) ont contraint à son actualisation. En raison de la nécessité historique d'une défense indirecte du système capitaliste, le caractère pessimiste général de la conception du monde est resté préservé. Mais le besoin se fait jour, d'un côté d'une activation de la morale dans l'intérêt d'un soutien positif et efficace à l'évolution d'une Allemagne toujours plus réactionnaire, de l'autre côté d'une « historicisation » de la philosophie de la volonté. Schopenhauer a contribué à faire évoluer l'idéologie du 19^e siècle dans un sens réactionnaire, à détrôner le concept historique de progrès, particulièrement sous sa forme la plus développée, celle de la philosophie hégélienne. Cette négativité antihistorique ne suffit cependant pas aux besoins de la réaction dans la nouvelle période ; il faut une base historique pour le nouveau tournant de l'histoire allemande, pour les perspectives de la nouvelle évolution,

pour la nouvelle période du capitalisme (et pas seulement en Allemagne).

Ces besoins idéologiques sont extraordinairement forts dans les années 1860, à l'époque où se forme la conception du monde de Nietzsche. Leur force se voit également dans le fait que Nietzsche n'a absolument pas été le seul penseur qui ait, dans cette période de transition, travaillé à une transformation qui actualise la philosophie réactionnaire ; il n'a été dans la durée que le plus efficace de tous ceux qui avaient le même objectif.

Nous nous contenterons de mentionner quelques exemples : en 1868, on a vu arriver Eduard von Hartmann²⁸ avec sa « philosophie de l'inconscient », qui représentait également un renouvellement actualisé de la philosophie de la volonté. La forme hartmannienne était même la mieux adaptée à la période bismarckienne de transition vers l'impérialisme, et ce n'est que dans la période impérialiste qu'il en fut autrement. Hartmann n'est cependant pas le seul, il n'est que le plus célèbre de ce groupe réactionnaire. Nous ne citerons que Lagarde, que le fascisme a ensuite choisi comme l'un de ses ancêtres, et Constantin Frantz²⁹.

De ceux qui ont les mêmes visées réactionnaires, Nietzsche se différencie avant tout par le radicalisme de ses thèses néo-réactionnaires, par la tension paradoxale entre la forme pseudo-révolutionnaire et le contenu

²⁸ Karl Robert Eduard von Hartmann (1842-1906), philosophe allemand. Sa théorie cherche à harmoniser la doctrine de Schopenhauer avec celles de Hegel et Schelling.

²⁹ Constantin Frantz (1817-1891), historien et publiciste allemand, partisan d'un fédéralisme européen dominé par l'Allemagne, et opposé aux conceptions nationalistes de Bismarck.

réactionnaire, par l'abandon résolu du vieux fatras idéologique inutilisable de la période d'avant 1848, et par l'intégration d'éléments modernes dans la nouvelle philosophie réactionnaire. Ceci le conduit, négativement, à rejeter les conceptions du vieux Schelling, que suivent par exemple Frantz ainsi que Hartmann. Ce qui se produit là, avant tout, c'est qu'on se détourne complètement du christianisme et de la mystique chrétienne. Dans un sens positif, il s'agit d'intégrer certaines orientations actuelles dominantes des sciences de la nature et de la société, du darwinisme (réduit à un verbiage), du psychologisme et du sociologisme des positivistes français (en premier lieu de Taine³⁰).

Depuis Schelling et Schopenhauer, la philosophie de la volonté est avant tout au service d'un objectif, celui de nier la possibilité de connaître la réalité objective, cela étant conçu comme quelque chose de radicalement déraisonnable, radicalement irrationnel. Il en résulte le remplacement de la connaissance au moyen de l'entendement ou de la raison, par différentes formes de l'« intuition » qui, dans cette conception du monde, est le seul organe adapté pour approcher l'essence irrationnelle de la réalité. Le vieux Schelling avait encore lié cet irrationalisme à la révélation chrétienne. C'est une des raisons pour lesquelles sa philosophie a été, après 1848, évincée par celle de Schopenhauer qui, de la philosophie de Schelling, reprenait et développait la mystique irrationnelle de la volonté. Avec le passage au capitalisme de l'Allemagne, qui s'engage plus rapidement à cette période, des couches toujours plus grandes et plus

³⁰ Hippolyte Adolphe Taine, (1828-1893), philosophe et historien français.

résolues de l'intelligentsia se détournent du christianisme. Ce n'est absolument pas un hasard si la période de domination philosophique de Schopenhauer a été en même temps celle de l'influence des matérialistes vulgaires allemands, de Büchner³¹) Vogt³², et Moleschott³³. (C'est assurément à la même époque que la philosophie de Feuerbach s'est trouvée reléguée à l'arrière-plan.) La mystique bouddhiste de Schopenhauer est athée, elle est, beaucoup plus aisément que la mystique chrétienne de Schelling, compatible avec ces nouvelles orientations.

Nietzsche fait là un pas de plus : il ne mystifie plus une quelconque religion ancienne, même pas sous la forme peu contraignante de Schopenhauer. Chez lui c'est l'athéisme clairement et résolument qui se manifeste, l'adaptation de la mystique irrationaliste aux besoins d'une conception moderne du monde. Évidemment, il y a aussi chez lui, de manière décisive, une mystique irrationaliste à laquelle l'athéisme ne fait que donner une forme particulièrement « actualisée ». Dans son œuvre poétique majeure *Ainsi parlait Zarathoustra*, Nietzsche déclare : « Dieu est mort ». Il ne pense donc pas, comme les athées matérialistes, que d'une connaissance scientifique, rationnelle, de la réalité objective, il résulte nécessairement une négation de Dieu, que le seul problème social et psychologique qui soit posé à la

³¹ Friedrich Karl Christian Ludwig Büchner, (1824-1899) philosophe et naturaliste allemand.

³² August Christoph Carl Vogt (1817-1895), naturaliste et médecin suisse d'origine allemande.

³³ Jacob Moleschott (1822-1893), philosophe et un physiologiste néerlandais. Son œuvre a été écrite en allemand et en italien.

philosophie, c'est comment la représentation de Dieu est née, et comment elle s'est développée au cours de l'histoire. Chez Nietzsche, nous avons à faire à une mystique pseudo-historique : il y a eu selon lui une période où il y avait un Dieu (différents dieux) ; maintenant, l'humanité est entrée dans la période où il n'y a plus de Dieu, où Dieu est mort.

On voit dès lors les nouveaux traits de la philosophie de Nietzsche. L'antihistoricisme radical de Schopenhauer se trouve remplacé par un mythe pseudo-historique. Mais celui-ci présente aussi un caractère beaucoup plus moderne que celui de ses prédécesseurs. Le vieux Schelling supposait encore chez le lecteur une croyance à la révélation chrétienne. Le mythe de Nietzsche est tout autant irrationaliste, mais il hésite entre deux incroyances positivistes, la (prétendue) destruction des mythes historiques et l'invention de mythes nouveaux, reposant sur des bases actuelles, « biologiques ».

Entre Nietzsche et ses prédécesseurs, il n'y a pas seulement la fondation du Reich et le renforcement du mouvement ouvrier révolutionnaire (la Commune), mais aussi l'influence universelle de Darwin. Ce n'est que sur cette base que la transformation par Nietzsche de la vieille philosophie, irrationaliste, de la volonté a été rendue possible. Certes, il faut tout de suite souligner qu'il ne s'agit jamais là du véritable Darwin, mais d'un darwinisme devenu verbiage, mythe. La mythification du Darwinisme est cependant aussi un phénomène général d'époque, et en aucun cas un trait particulier de Nietzsche. À peu près à l'époque de l'élaboration de la première œuvre de Nietzsche, Marx écrit la chose suivante à Kugelmann à propos de F.A. Lange : « C'est

que Monsieur Lange a fait une grande découverte. Toute l'histoire doit être subordonnée à une seule grande loi naturelle. Cette loi de la nature, c'est la formule (l'expression de Darwin ainsi employée devient une simple formule) *struggle for life*, [la lutte pour la vie] et, le contenu de cette phrase creuse, c'est la loi malthusienne de la population ou rather [plutôt] de la surpopulation. Au lieu donc d'analyser le *struggle for life* tel qu'il se manifeste historiquement dans diverses formes sociales déterminées, il suffit de convertir chaque lutte concrète en une formule : *struggle for life* et de remplacer cette formule elle-même par les élucubrations malthusiennes sur la population. Il faut avouer que c'est là une méthode très féconde... pour des ignorants et des paresseux d'esprit, prétentieux, suffisants et se targuant de science. »³⁴

Cette critique est encore plus valable pour la prétendue relation de la philosophie de Nietzsche à Darwin. Il est compréhensible, dans ces conditions, que les partisans de Nietzsche se disputent pour savoir si Darwin a eu sur lui une influence essentielle ou non. (Simmel par exemple, souligne cette influence, Elisabeth Förster-Nietzsche la conteste.) L'un et l'autre ont raison et tort. Il est exact que Nietzsche, dès sa période étudiante, s'est intéressé à la lecture de Darwin et de ses partisans. Il s'agit toujours, assurément, d'une compréhension et d'une utilisation dans le style de Lange. Nous voyons par ailleurs au cours de l'évolution de Nietzsche une polémique toujours plus véhémement contre son spectre de Darwin, parce que celui-ci n'est utilisable que comme point de départ, comme

³⁴ Karl Marx, *lettre à Kugelmann*, 27 juin 1870, in *Correspondance Marx Engels*, tome X, Éditions Sociales 1984, page 411.

prétexte pour son mythe, mais pas comme contenu réel, et pas non plus sous une forme complètement mystifiée.

Toujours est-il que cette modernisation, qui prétend s'inspirer de l'histoire de l'évolution, sépare la philosophie de Nietzsche des enseignements de ses prédécesseurs, et en particulier de Schopenhauer. Schopenhauer a placé la volonté de vivre au cœur de ses mythes. Chez Nietzsche, on en fait une volonté de puissance. Cette forme est certes le résultat de toute l'évolution philosophique de Nietzsche. Il commence son parcours comme disciple à peu près orthodoxe de Schopenhauer, bien que ses tentatives d'exposition de la culture antique et de son actualité pour le renouveau de la culture moderne constituent déjà un pas dans le dépassement de l'antihistoricisme radical de Schopenhauer. En conséquence, le développement, la modernisation du concept mystifié de Volonté au-delà de Schopenhauer est encore largement spontané, les écarts souvent importants par rapport à la philosophie de son maître sont pour Nietzsche lui-même le plus souvent encore inconscients.

Le début de la séparation consciente des conséquences orthodoxes de la doctrine de Schopenhauer qui est en corrélation très étroite avec sa déception quant à Wagner et Bismarck, se rattache à son rapprochement des conceptions sceptiques positivistes de l'époque. Il est caractéristique des recherches de Nietzsche à cette époque que la première œuvre majeure de cette époque, *Humain, trop humain* (1878), soit dédiée à la mémoire de Voltaire. Nietzsche aurait ainsi, semble-t-il, accompli un tournant radical, il se serait transformé, d'un critique romantique de la culture moderne, en un adepte positiviste des

Lumières, l'opposant passionné de Socrate serait ; par un brusque virage, devenu un partisan de Voltaire.

Mais il n'en est ainsi qu'en apparence. Voltaire n'est pour Nietzsche qu'un prétexte pour accentuer son combat contre l'idéologie de la démocratie et du libéralisme. Il poursuit là le combat contre ce qu'il y a de plébéien chez Socrate, sauf que Rousseau et l'idéologie de la Révolution française prennent maintenant dans la polémique une place tout aussi importante que celui-là dans ses œuvres de jeunesse. Voltaire n'est qu'un prétexte pour combattre la démocratie au nom d'un aristocratisme réactionnaire. Nietzsche écrit : « Ce n'est pas *Voltaire*, avec sa nature mesurée, portée à régulariser, purifier, reconstruire, mais bien *Rousseau*, ses folies et ses demi-mensonges passionnés qui ont suscité cet esprit optimiste de la révolution contre lequel je lance l'appel : "écrasez l'infâme !" »³⁵

Le combat de Schopenhauer contre l'idée de progrès, le fait qu'il la déconsidère par la définition « optimisme scélérat », prend chez Nietzsche un sens plus développé, plus clairement contre-révolutionnaire que chez son maître : l'optimisme est plébéien et révolutionnaire, et de ce fait méprisables et condamnables ; le pessimisme est une attitude scientifique moderne, sceptique, psychologisante, historique, il est distingué. Quelques années plus tard, Nietzsche formulait encore plus précisément ce que signifiait pour lui la « reprise » des Lumières en opposition aux anciennes : « Les nouvelles Lumières : les anciennes allaient dans le sens du troupeau démocratique.

³⁵ Friedrich Nietzsche : *Humain, trop humain*, I coup d'œil sur l'État § 463, traduction Robert Rovini, in *Œuvres philosophiques complètes* III, Gallimard, Paris, 1988, page 276.

Nivellement de tous. Les nouvelles veulent montrer le chemin aux natures dominatrices, en quel sens leur *est permis tout* – comme pour l'État – ce que ne les êtres du troupeau ne sont pas libres de faire. »³⁶

Il ne se produit-il par conséquent chez Nietzsche aucun véritable tournant, même gnoséologique, nous ne voyons là que le prolongement de ce qui existait déjà en germe chez Schopenhauer. Nietzsche a toujours admis la théorie de la connaissance de Schopenhauer, berkeleyenne, agnostique, et solipsiste, qu'il se contente d'asperger d'une terminologie qui est extraordinairement proche du positivisme moderne. C'est pourquoi il nous faut mentionner ici d'importants phénomènes parallèles. Dans les années où la doctrine de Nietzsche s'élabore, cette théorie de la connaissance, typique de la période impérialiste, fait son apparition. Parallèlement au « tournant » positiviste de Nietzsche, le kantien Vaihinger³⁷ travaille à sa *Philosophie du "comme si"* ; à la même époque se constituent les théories de la connaissance de Mach et Avenarius³⁸. Et nous trouvons de fait chez Nietzsche tout ce qui plus tard a caractérisé le machisme : avant tout le combat contre la reconnaissance de la réalité objective du monde extérieur, au-delà la conception de la connaissance comme une simple mise en ordre des expériences vécues, le pur caractère de fiction de toutes les catégories, la théorie de l'introjection. (Ceci

³⁶ Friedrich Nietzsche : *Fragments posthumes*, 1884, in *Œuvres Philosophiques complètes* X, traduction Jean Launay, Gallimard, 1982, 27 [80], page 329.

³⁷ Hans Vaihinger (1852-1933), philosophe allemand spécialiste de Kant.

³⁸ Cf. Lénine, *Matérialisme et Empiriocriticisme*, Œuvres tome 14, Éditions en langues étrangères, Moscou, 1962.

a été affirmé par Nietzsche de manière particulièrement énergique : « L'homme ne retrouve finalement dans les choses que ce qu'il y a apporté lui-même : ce "retrouvé" s'appelle science, cet "apporté" art, religion, amour, fierté. »³⁹) Cette parenté du machisme avec Nietzsche est de plus en plus admise au cours de l'évolution. Et tout comme dans le machisme, on voit chez Nietzsche cet idéalisme subjectif extrême, cette négation radicale de la réalité objective, et donc le combat gnoséologique contre le matérialisme, avec la prétention de s'élever au dessus de l'opposition entre idéalisme et matérialisme ; oui, Nietzsche se donne souvent l'allure de mener le combat contre l'idéalisme.

C'est donc sur cette base gnoséologique que Nietzsche construit alors sa philosophie de la vie ; et c'est là que le rapport au darwinisme transformé en mythe est important pour sa pensée. Le relativisme intégral qui apparaît chez Nietzsche au plan gnoséologique ne connaît qu'un seul critère de vérité : comment une théorie, une morale, un art agissent sur la « vie », c'est-à-dire, dans quelle mesure elles favorisent ou inhibent la vie. Toute tendance à conférer à la vérité une signification objective (c'est-à-dire une tendance à une recherche scientifique objective sur la réalité), Nietzsche la juge « malade », « décadente », « idéaliste ».

³⁹ Friedrich Nietzsche, *Fragments posthumes*, 1885 in *Œuvres Philosophiques complètes* XII, traduction Julien Hervier, Gallimard, 1979, Friedrich Nietzsche 2 [174], page 154.

III

Le concept de vie de Nietzsche, et donc son rapport au darwinisme mythifié, ne peuvent être compris qu'à partir de sa philosophie sociale, bien que Nietzsche se donne à lui-même le faux-semblant de déduire toutes ses conclusions de la biologie : ce que Nietzsche appelle biologie n'est qu'une parure mythique, souvent naïve, de ses objectifs sociaux.

Pensons aux débuts de Nietzsche. Il salue la fondation du Reich par Bismarck comme la fin de l'inculture libérale bourgeoise, et il est en même temps terrifié par « l'hydre » de la révolution prolétarienne, par la Commune de Paris. Il part de l'hypothèse pessimiste d'alors qu'aucune culture n'est possible sans esclavage. À partir de là, il pose la question d'une culture moderne, et c'est de là que part sa déception politique au sujet de Bismarck et sa déception artistique au sujet de Wagner. Les réponses qu'il trouve donc pour l'avenir de la culture moderne en font le principal philosophe réactionnaire de la période impérialiste.

Cette philosophie sociale de Nietzsche est d'une grande simplicité et d'une grande banalité. En son cœur, il y a de manière inavouée le combat passionné contre le mouvement ouvrier socialiste. Mehring a démontré que Nietzsche ne peut même pas prétendre à la moindre originalité dans son argumentation contre le socialisme, mais qu'il recopie presque tout d'œuvres de réactionnaires antérieurs, comme Leo⁴⁰ et Treitschke⁴¹.

⁴⁰ Heinrich Leo (1799-1878), historien prussien.

⁴¹ Heinrich Gothard von Treitschke (1834-1896), historien et théoricien politique allemand, nationaliste et antisémite.

Nous tenons cependant pour important de citer dans le détail au moins une sortie de Nietzsche telle que le lecteur puisse voir clairement le chemin de liaison qui mène à partir de là vers la barbarie fasciste. Dans sa période médiane, Nietzsche écrit :

« Du manque de forme noble. – Les soldats et leurs commandants entretiennent toujours des rapports mutuels bien plus élevés que les ouvriers et les employeurs. Pour l'heure du moins, toute culture d'origine militaire se situe encore largement au-dessus de toute soi-disant culture industrielle : cette dernière est, sous sa forme actuelle, le mode d'existence le plus vulgaire qu'il y ait jamais existé. C'est la simple loi du besoin qui s'y exerce : on veut vivre et on doit se vendre, mais on méprise celui qui tire profit de ce besoin et s'*achète* l'ouvrier. Il est étrange que l'on ressente la soumission à des personnes puissantes, effrayantes, voire terrifiantes, à des tyrans et des chefs militaires comme infiniment moins pénible que cette soumission à inconnus dénués d'intérêt, comme le sont tous les magnats de l'industrie : l'ouvrier ne voit généralement dans l'employeur qu'un vampire qui spéculé sur toute misère et dont le nom, la tournure, les mœurs et la réputation lui sont totalement indifférents. Il est vraisemblable que les industriels et les grands négociants jusqu'à présent trop dépourvus, de toutes les formes et toutes les marques distinctives de la race supérieure, qui seules rendent les personnes intéressantes ; peut-être s'ils avaient dans le regard et dans l'attitude la noblesse de l'aristocratie de naissance n'y aurait-il pas de socialisme des masses. Car celles-ci sont au fond prêtes à toute sorte d'esclavage, à condition que celui qui les commande légitime constamment sa

supériorité, le fait qu'il est né pour commander – au moyen de la forme noble ! L'homme le plus commun sent que la noblesse ne s'improvise pas, et qu'il doit honorer en elle le fruit produit par de longues périodes, – mais l'absence de forme supérieure et la vulgarité tristement célèbre des industriels aux mains rouges et grasses le conduisent à penser que seuls le hasard et la chance ont ici élevé l'un au-dessus de l'autre : tant mieux ! conclue-t-il par devers lui, faisons, nous aussi, l'essai du hasard et de la chance ! Jetons donc les dés ! - et c'est le début du socialisme. »⁴²

Cette attitude de Nietzsche par rapport à la lutte d'émancipation du prolétariat, qui fait la transition entre la réaction prussienne habituelle de Treitschke et l'impérialisme et le fascisme, est la clef de son combat contre la démocratie, qui à son tour constitue une partie de sa philosophie décisive pour son influence.

L'évolution de Nietzsche montre une accentuation constante de sa polémique contre le christianisme. Là aussi, sa prise de position semble extrêmement radicale. Nietzsche se sent toujours davantage un ennemi mortel de la religion et du christianisme. Une des parties de l'œuvre maîtresse qu'il n'a pas achevée porte le titre *L'antéchrist*. Parce qu'il critique spirituellement l'ensemble de la culture de son époque, de la politique de Bismarck jusqu'à l'art de Richard Wagner, parce qu'en « esprit très libre », en « bon européen », il attaque passionnément le christianisme et la religion en général, l'illusion apparaît selon laquelle Nietzsche serait un combattant

⁴² Friedrich Nietzsche : *Le gai savoir*, §40, Traduction Patrick Wotling, in *Œuvres*, Flammarion, Paris, 2000, pages 96-97.

extrêmement radical contre tout ce qui est arriéré à son école, et un promoteur radical de la « subversion de toutes les valeurs ». L'un des premiers admirateurs enthousiastes de Nietzsche, l'historien de la littérature libéral Georg Brandes⁴³ appelait sa philosophie un « radicalisme aristocratique ». Et il est très caractéristique du processus de mue dans l'intelligentsia bourgeoise la plus évoluée à l'époque de transition vers la période impérialiste, que le libéral Brandes, un pionnier de toutes les tentatives modernes, voie dans ce radicalisme aristocratique un avantage de la philosophie de Nietzsche et éprouve de grandes sympathies pour les « profondes indignations » de Nietzsche « à l'égard des médiocrités démocratiques ». La déception au sujet de la démocratie bourgeoise et l'inculture de l'époque est le signe d'une crise générale de l'intelligentsia bourgeoise. Cette crise a conduit nombre de ses représentants éminents vers la démocratie, et même vers le socialisme. Nietzsche considérait qu'il avait pour mission d'embrouiller ce processus de clarification, et de ramener dans le camp de la réaction impérialiste l'intelligentsia bourgeoise saisie par la crise. À la base de la critique de la culture par Nietzsche, qui a fasciné des générations entières de l'intelligentsia, il y a l'idée que ce n'est pas la structure économique de la société capitaliste qui est responsable de toutes les incultures, mais la démocratie, qu'une destruction de la démocratie, l'anéantissement de l'idéologie démocratique est la seule voie pour sortir de la décadence culturelle. C'est également pour cette raison que la polémique de Nietzsche se tourne en premier lieu

⁴³ Georg Brandes (Morris Cohen, dit) (1842-1927), écrivain et critique littéraire danois

contre l'exigence d'égalité. Il y voit un principe mauvais, un principe contrenature et ennemi de la vitalité.

Ce n'est qu'en voyant clairement ce point central de la philosophie de Nietzsche que nous pouvons aussi apprécier à sa juste valeur la base « biologique » de sa philosophie de la vie. Celle-ci part précisément du caractère « aristocratique » de la nature, et veut expliquer la stratification de la société en classes sociales par des lois « biologiques » éternelles de la nature. On en arrive ainsi à des analogies tout à fait enfantines, pour lesquelles nous ne citerons que quelques exemples caractéristiques. Parodiant inconsciemment dans une terminologie moderne la fable antique de Menenius Agrippa, qui est aussi utilisée dans le *Coriolan*⁴⁴ de Shakespeare, Nietzsche dit ainsi : « Le corps comme figure de domination. L'aristocratie dans le corps, la multiplicité des éléments dominants (combat des tissus). L'esclavage et la division du travail : le type supérieur uniquement possible grâce à la réduction contraignante d'un type inférieur à une seule fonction. »⁴⁵ Cette « loi biologique », Nietzsche croit donc pouvoir l'appliquer à la société, sans remarquer qu'il a exprimé, de façon naïve et non-scientifique, comme si c'était une loi biologique, une conception de la société lourdement réactionnaire. C'est pourquoi il poursuit aussitôt : « conclusion pour l'évolution de l'humanité : l'accomplissement consiste dans la production des individus les plus puissants, pour

⁴⁴ In Shakespeare, *Œuvres complètes*, tome II, NRF la Pléiade, 1994, page 1099.

⁴⁵ Friedrich Nietzsche, *Fragments posthumes*, 1885 in *Œuvres Philosophiques complètes XII*, traduction Julien Hervier, Gallimard, 1979, Friedrich Nietzsche, 2 [76], page 104.

lesquels on transforme la grande majorité en instruments (mais l'instrument le plus intelligent et le plus mobile qui soit.) »⁴⁶

Avec une telle conception sociale du monde, Nietzsche ne nous surprend pas quand il pense trouver aussi dans l'exploitation le principe de la « vie », de la volonté de puissance dans la nature, dans la biologie, et croit que son inévitabilité dans la société repose également sur de telles « lois biologiques ». Il écrit : « La vie même est essentiellement appropriation, atteinte, conquête de ce qui est étranger et plus faible, oppression, dureté, imposition de ses formes propres, incorporation, et à tout le moins exploitation... L'"exploitation" n'appartient pas en propre à une société pervertie, ou imparfaite et primitive : elle appartient en propre à l'essence du vivant, en tant que fonction organique fondamentale, elle est une conséquence de la volonté de puissance authentique qui est justement volonté de vie. »⁴⁷ Il est tout à fait clair pour chacun, sans commentaire, que Nietzsche accomplit ici aussi le même retournement naïf et brutal que nous avons mentionné plus haut.

C'est sur la base de ces « lois biologiques » que Nietzsche combat le christianisme et la démocratie, qui représentent tous les deux des violations de ce principe fondamental de la « nature » de la « vie ». C'est là que se dévoile la vraie nature de la « libre pensée » de Nietzsche. Son combat contre le christianisme repose sur le fait qu'il voit en lui

⁴⁶ Friedrich Nietzsche, *Fragments posthumes*, 1885 in *Œuvres Philosophiques complètes* XII, traduction Julien Hervier, Gallimard, 1979, Friedrich Nietzsche, 2 [76], page 104.

⁴⁷ Friedrich Nietzsche : *Par delà bien et mal*. Traduction Patrick Wotling, § 259, in *Œuvres*, Flammarion, Paris, 2000, page 809.

l'ancêtre de la démocratie moderne. L'égalité des âmes devant Dieu dans le christianisme est le début de la décadence démocratique. Nietzsche dit : « C'est en religion que l'on a d'abord appris à l'humanité à ânonner le dogme de l'égalité, on lui en a ensuite tiré une morale : et quoi d'étonnant si l'homme finit par le prendre au sérieux, par le mettre en pratique ! Je veux dire, en politique, en démocratie, en socialisme... »⁴⁸

C'est le reproche principal que Nietzsche élève contre le christianisme. Que le christianisme favorise l'animal du troupeau, qu'il ait émergé des « bas fonds » de l'antiquité, qu'il aille contre tous les instincts moraux des classes dirigeantes : son fondateur Jésus a été un « criminel politique ».

Toute l'attitude de Nietzsche comme « antéchrist » n'est cependant qu'une introduction au combat contre la démocratie moderne. « Continuation du christianisme par la Révolution française. Le corrupteur est Rousseau... Puis vient... que le "bonheur pour tous" est un but digne d'être recherché (c'est-à-dire le royaume céleste du Christ). Nous sommes sur la meilleure voie : le royaume céleste des pauvres d'esprit a commencé. Étapes intermédiaires : le bourgeois (parvenu dans le sillage de l'argent) et le travailleur (dans le sillage de la machine). »⁴⁹ Et à un autre endroit, il donne le tableau des ancêtres pour le type opposé à l'esprit fort, libéré, à

⁴⁸ Friedrich Nietzsche, *Fragments posthumes*, 1888, in *Œuvres Philosophiques complètes XIV*, traduction Jean-Claude Hemery, Gallimard, 1977, 15 [30] la rémission de toute faute, page 190.

⁴⁹ Friedrich Nietzsche : *Fragments posthumes*, 1884, in *Œuvres Philosophiques complètes X*, traduction Jean Launay, Gallimard, 1982, 25 [178], page 74.

savoir : « Savonarole, Luther, Rousseau, Robespierre, Saint-Simon ». ⁵⁰

En violant la « loi biologique fondamentale de la vie », le christianisme et la démocratie qui en est résulté sont responsables de la décadence moderne. La démocratie représente aux yeux de Nietzsche, non seulement le « déclin de l'État », mais aussi et avant tout « la crétinisation de l'Europe et l'amointrissement de l'homme européen ». ⁵¹ La démocratie conduit l'humanité dans son ensemble dans l'impasse de la décadence ; avec l'anéantissement de l'inégalité, toute hauteur et grandeur disparaît de l'humanité, et il apparaît une profonde indifférence à l'égard de toutes les valeurs. La démocratie produit, selon les termes de Zarathoustra, le type totalement méprisable du « dernier homme » ⁵², la contrepartie négative de l'idéal nietzschéen du « surhomme ». Le philosophe fasciste Alfred Baeumler définit ce dernier homme, tout à fait au sens de Nietzsche, comme le « fonctionnaire de la société démocratique socialiste ». Dans ce règne de la démocratie, toute hiérarchie est détruite, et il se produit une domination générale de la populace. « Populace en haut ! Populace en bas ! » ⁵³, comme il est dit dans *Zarathoustra*.

⁵⁰ Friedrich Nietzsche, *L'antéchrist*. §54. Traduction Éric Blondel, in *Œuvres*, Flammarion, Paris, 2000, page 1186.

⁵¹ Friedrich Nietzsche, *Fragments posthumes*, in *Œuvres Philosophiques complètes* XII, traduction Julien Hervier, Gallimard, 1979, 2 [10], page 80.

⁵² Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, prologue § 5 Traduction Geneviève Bianquis, in *Œuvres*, Flammarion, Paris, 2000, page 334.

⁵³ Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, partie 4, Traduction Geneviève Bianquis, in *Œuvres*, Flammarion, Paris, 2000, page 564.

Quand Nietzsche est donc contraint d'admettre que dans les faits, la démocratie règne dans la société de son époque, il doit alors modifier sa position à l'égard du darwinisme. Nous avons déjà pris connaissance de son aristocratie « biologique », avec dedans la mythologie aride faite de quelques fragments du darwinisme vulgaire. Le surhomme, l'idéal nouveau de sa dernière période, s'enracine dans le même mythe biologique. Tant que Nietzsche pouvait espérer un tournant de l'histoire en faveur de la victoire de la « race supérieure », son attitude à l'égard du darwinisme n'était pas expressément hostile. L'obligation de prendre en compte le règne de la démocratie (qu'il tient toujours assurément comme éphémère), accentue son attitude à l'égard du « combat pour l'existence ». Car celui-ci s'est terminé socialement par la victoire des « faibles », de la populace – comment donc cette théorie pourrait-elle alors être exacte ?

Pour fonder son rejet, Nietzsche donne une critique du darwinisme superficielle, qui ne s'embarrasse pas trop du savoir, par exemple de l'utilité des organes isolés, de la faim comme motivation, etc. À leur place, on voit de plus en plus le mythe de la volonté de puissance. « Les physiologues devraient réfléchir avant de poser l'instinct de conservation comme l'instinct cardinal des êtres organiques. Avant tout, quelque chose de vivant veut *épancher* sa force : la "conservation" n'en est qu'une des conséquences. »⁵⁴ Et cette recherche enfantine d'analogies va si loin qu'elle tente même de remplacer la théorie des atomes par une volonté de puissance des corps

⁵⁴ Friedrich Nietzsche, *Fragments posthumes*, 1885, in *Œuvres Philosophiques complètes* XII, traduction Julien Hervier, Gallimard, 1979, 2 [63], page 98.

physiques. Cette « critique du darwinisme » trouve son point culminant dans le fait que Nietzsche injecte à nouveau dans la nature son idéal social et considère la domination d'une minorité sur la grande masse comme une loi de la nature. « L'intensification du type [est] fatal pour la conservation de l'espèce ».⁵⁵

Ce mythe biologique est donc la base de sa critique de la culture contemporaine en décadence, et en même temps de sa perspective d'avenir concernant le surhomme, la subversion de toutes les valeurs.

Ce double aspect de la critique que Nietzsche formule sur la décadence est important. S'y exprime sa position par rapport à la critique romantique du capitalisme, tant en ce qui l'unit à elle qu'en ce qui l'en différencie, et tout particulièrement les points sur lesquels il va au-delà d'elle dans un sens plus réactionnaire encore. Nietzsche combat la culture bourgeoise de son temps comme décadente, de la même manière que les critiques romantiques du capitalisme d'autrefois. Mais, il ne lui oppose pas comme idéal positif, comme le faisaient ceux-ci, la culture patriarcale du Moyen-âge, de l'époque d'avant l'échange généralisé de marchandises, mais l'utopie d'une forme plus évoluée, plus aristocratique du capitalisme lui-même, une utopie qui s'est très vite matérialisée dans le capitalisme de monopole impérialiste.

L'évolution de Nietzsche montre une séparation progressive, mais toujours plus marquée, d'avec le romantisme, avec lequel sa pensée présente au début une

⁵⁵ Friedrich Nietzsche, *Fragments posthumes*, 1888, in *Œuvres Philosophiques complètes XIV*, traduction Jean-Claude Hemery, Gallimard, 1977, page 145, 14 [182].

grande affinité. Le principe du dionysiaque, pilier central de son interprétation de l'antiquité dans ses œuvres de jeunesse, est repris de la recherche romantique, et Nietzsche n'en a fait qu'une généralisation extraordinaire et injustifiée. (Là aussi, Nietzsche est bien moins original qu'il ne se l'imagine lui-même, et que ne le pensent ses admirateurs.) Mais ce concept, romantique à l'origine, se transforme toujours davantage chez Nietzsche et devient pour lui, ultérieurement, diamétralement opposé au romantisme : c'est justement l'expression de la différence de leurs idéaux sociaux, que nous avons soulignée plus haut. Dans le principe du dionysiaque, il faut inclure l'approbation de la vie, de la nouvelle époque naissante, en opposition au romantisme proprement dit, qui provient de Rousseau et se trouve à maints égards en rapport avec la démocratie. (Nietzsche mentionne à plusieurs reprises Victor Hugo, George Sand, Michelet, etc.)

Bien que le romantisme soit jugé comme de la décadence, du nihilisme, on n'en arrive jamais à une rupture totale. Nietzsche sait lui-même très précisément combien il est profondément lié à la décadence. Dans son écrit autobiographique *Ecce homo*, il dit : « *Car mis à part le fait que je suis un décadent, j'en suis aussi le contraire.* »⁵⁶ En tant que critique lucide de la culture moderne qu'il connaît, avec ses nombreuses particularités psychologiques et esthétiques, Nietzsche voit clairement que ces deux orientations passent sans cesse l'une dans l'autre. Aussi fait-il la différence et apprécie-t-il la différence, non pas en fonction des particularités, mais selon que la décadence et le nihilisme découle de la force

⁵⁶ Nietzsche : *Ecce homo*, traduction Éric Blondel, in *Œuvres*, Flammarion, Paris, 2000, page 1211.

ou de la faiblesse, c'est-à-dire selon que le phénomène ou l'orientation en question conduit à approuver ou à rejeter la période impérialiste qui vient.

Dans l'actualité, Nietzsche voit donc un mélange des deux tendances, apparentées et pourtant opposées. Tous les hommes importants, hors du commun, de cette époque doivent selon lui « tomber malades » de la démocratie. Le dégoût pour la démocratie qui en résulte, et qui s'aggrave jusqu'à la maladie, (pessimisme, nihilisme, décadence) peut selon Nietzsche être quelque chose de positif, indiquer une voie vers le futur, si les hommes qu'il saisit surmontent toutes les influences plébéiennes de l'époque, se décident à la lutte contre la démocratie, décident la subversion de toutes les valeurs. (Dans la quatrième partie de *Zarathoustra*, Nietzsche dresse un tableau détaillé des différents types de décadence et nous fait en même temps savoir dans quelles limites il les reconnaît comme ses alliés.

En quoi consiste donc la transformation des hommes exigée par Nietzsche ? Avant tout dans une nouvelle image du futur. Nietzsche pense que le monde de son époque est en train de s'épanouir au-delà du nationalisme étroit et du provincialisme, que commence l'époque des grandes politiques et des grandes guerres, une époque pour la gestion de laquelle il juge Bismarck inadapté. D'un point de vue social, il dessine le tableau suivant des futurs « maîtres du monde »⁵⁷ : « L'aspect des Européens d'aujourd'hui me donne beaucoup d'espoir : il se forme là une race dominante, hardie, sur le vaste fond d'une masse

⁵⁷ Friedrich Nietzsche, *Fragments posthumes*, 1885, in *Œuvres Philosophiques complètes*, XI, traduction Michel Haar et Marc B. de Launay, Gallimard, 1982, 34 [94], page 179.

grégaire extrêmement intelligente. » La tâche de la philosophie est donc de créer « une morale qui vise à sélectionner une caste dominante, – celle les futurs maîtres de la terre. »⁵⁸ Pour créer cette situation « il faut un nouveau terrorisme ».⁵⁹

Examinons maintenant cette morale qui est, selon Nietzsche, nécessaire à la constitution de cette race de seigneurs. Il y a, pour commencer, une barbarie renouvelée des instincts : « Une race souveraine ne peut se développer à ce niveau qu'à partir de commencements terribles et violents. Problème : où sont les *Barbares* du vingtième siècle ? De toute évidence, ne vont-ils se montrer et se consolider qu'à la suite de formidables crises sociales. »⁶⁰ Ici, Nietzsche est clairement un prophète de l'hitlérisme.

L'idéal de barbariser les instincts humains court comme un fil directeur tout au long de l'évolution de Nietzsche. Nous pouvons le voir dès ses œuvres de jeunesse, comme un combat prétendument original pour une compréhension approfondie de l'antiquité. Le combat, justifié dans des détails, contre les conventions académiques dans la conception de l'antiquité, constitue l'appât pour l'intelligentsia insatisfaite ; le contenu essentiel est la découverte de la barbarie comme véritable

⁵⁸ Friedrich Nietzsche, *Fragments posthumes*, 1885, in *Œuvres Philosophiques complètes*, XI, traduction Michel Haar et Marc B. de Launay, Gallimard, 1982, 37 [8], page 315

⁵⁹ Friedrich Nietzsche, *Fragments posthumes*, 1885, in *Œuvres Philosophiques complètes*, XI, traduction Michel Haar et Marc B. de Launay, Gallimard, 1982, 34 [240], page 229.

⁶⁰ Friedrich Nietzsche : *fragments posthumes*, 1887, in *Œuvres Philosophiques complètes*, XIII, traduction Pierre Klossowski. Gallimard 1999, 11 [31], page 220.

principe directeur de l'antiquité. C'est cette « philosophie de l'histoire » que Nietzsche étend ensuite à la renaissance, à la France du dix-septième siècle. Partout, il voit des modèles pour le type barbare de l'avenir, que l'on attend et qui vient.

La barbarie se trouve, selon Nietzsche, à l'origine de toute culture, et la barbarie est, selon son idéal, la conclusion, le couronnement de l'évolution culturelle. Dans l'ouvrage majeur qui conclut son œuvre, il définit ainsi l'idéal du surhomme : « L'homme est l'*animal monstrueux* et le *sur-animal* ; l'homme supérieur est l'homme monstrueux et le surhomme : ainsi cela s'appartient réciproquement. À chaque croissance de l'homme qui en grandeur et hauteur, il ne laisse pas de croître vers le bas et l'effroyable : l'on ne doit pas vouloir l'un sans l'autre, – ou plutôt : plus on veut foncièrement l'un, plus l'on atteint foncièrement l'autre. »⁶¹

Pour tout cela, il faut avant tout surmonter sa conscience (chrétienne-démocratique). La conscience est selon Nietzsche la cruauté des barbares primitifs retournée vers l'intérieur, un renversement qui est l'œuvre destructrice du christianisme et de la démocratie. La tâche de la nouvelle morale consiste en premier lieu à libérer l'homme de ce point de vue, à le libérer de la conscience, à faire en sorte qu'il retourne vers l'extérieur sa cruauté primitive. Comme Nietzsche voit dans l'oppression et l'exploitation, comme nous l'avons vu, des faits « biologiques », sa morale veut écarter tout ce qui inhibe l'expression vivante des « instincts naturels sains » de

⁶¹ Friedrich Nietzsche : *fragments posthumes*, 1887, in *Œuvres Philosophiques complètes*, XIII, traduction Pierre Klossowski. Gallimard 1999, 9 [154] page 86.

l'homme : « Je lutte contre l'idée que l'égoïsme est nuisible et répréhensible : je veux donner bonne conscience à l'égoïsme ». ⁶² Le « pessimisme des forts » ⁶³, le renversement de la décadence par sa force intérieure est de ce fait une approbation de ce qui est animal dans l'homme : « L'animalité désormais n'inspire plus d'horreur ; une pétulance spirituelle et heureuse en faveur de l'animal dans l'homme est, en semblables époques, la forme la triomphante de l'intellect. » ⁶⁴

Une fois que l'on a bien vu ces principes fondamentaux de la morale et de la philosophie sociale nietzschéennes, on trouve évident qu'il soit devenu le prophète enthousiaste du militarisme de la période impérialiste. Nous avons déjà appris qu'il considère comme un idéal la militarisation du rapport de travail. Il est donc logique qu'il approuve avec enthousiasme le militarisme lui-même. « Je me réjouis du développement militaire de l'Europe... Le barbare est approuvé en chacun de nous, de même que l'animal sauvage. » ⁶⁵ Et c'est pourquoi, en parfait accord avec ses conceptions fondamentales, Nietzsche glorifie l'état militarisé impérialiste, le passage de la Prusse militariste dans l'ère à venir dont il a rêvé, celle des « maîtres du monde » : « *Le maintien de l'État*

⁶² Friedrich Nietzsche : *fragments posthumes*, 1883, in *Œuvres Philosophiques complètes*, IX, traduction Anne-Sophie Astrup et Marc B. de Launay, Gallimard, 1997, 16 [15], page 524.

⁶³ Friedrich Nietzsche : *Naissance de la tragédie*, essais d'autocritique, traduction Philippe Lacoué-Labarthe, in, *Œuvres*, Pléiade, Gallimard 2000, page 4.

⁶⁴ Friedrich Nietzsche : *fragments posthumes*, 1887, in *Œuvres Philosophiques complètes*, XIII, traduction Pierre Klossowski. Gallimard 1999, 10 [21] page 120.

⁶⁵ Friedrich Nietzsche, *la volonté de puissance*, aph. 127

militaire est constituée l'ultime moyen soit de reprendre, soit de maintenir la grande tradition, eu égard au *type suprême* d'homme, le *type fort*. Et tous les *concepts* qui éternisent l'hostilité et la distance du rang entre les États peuvent apparaître comme sanctionnés dans ce sens (par exemple le nationalisme, le protectionnisme) »⁶⁶ Nietzsche qui, comme nous l'avons vu, a été en général un contempteur du provincialisme et du nationalisme, trouve ce dernier digne d'approbation, pour autant qu'il n'est que l'organe du militarisme impérialiste, des luttes impérialistes pour la domination mondiale, des guerres impérialistes.

Il n'est pas nécessaire de plus amples commentaires pour établir la corrélation de ces idées avec toutes les idéologies réactionnaires de la période impérialiste jusqu'au fascisme. Certes, le rapport se trouve obscurci par de nombreux admirateurs de Nietzsche, et le style chatoyant, non systématique, aphoristique, de sa philosophie contribue également beaucoup à rendre un obscurcissement possible. Il y a en effet chez Nietzsche une vaste critique de la culture de l'ère impérialiste, spirituelle et pertinente sur de nombreux points, dans laquelle les pensées barbares réactionnaires fondamentales n'apparaissent pas ouvertement dans chaque aphorisme (même s'ils constituent la base de cette critique de la culture au plan de la conception du monde). Cette critique de la culture a exercé une influence énorme sur l'intelligentsia mondiale de la période impérialiste, et il y a de très nombreux exposés dans la doctrine de

⁶⁶ Friedrich Nietzsche : *fragments posthumes*, 1887, in *Œuvres Philosophiques complètes*, XIII, traduction Pierre Klossowski. Gallimard 1999, 11 [407] page 361.

Nietzsche qui s'y limitent expressément, et qui laissent totalement de côté l'armature de la philosophie de Nietzsche que nous avons mise en évidence. Dans l'impact de Nietzsche, en dépit de ces obscurcissements, conscients ou inconscients, l'essence réactionnaire de sa philosophie, sa volonté de rendre l'humanité barbare, sont apparues toujours plus clairement. En dernier lieu, comme nous l'avons montré, le fasciste Rosenberg a donné acte de ce mérite de Nietzsche, et lui a assuré une place d'honneur au panthéon du nazisme comme ancêtre d'Hitler.

Évidemment, la doctrine de Nietzsche n'est pas identique à l'idéologie officielle de l'hitlérisme. Elle ne peut déjà pas l'être du fait que Nietzsche a cessé de penser à la veille de l'impérialisme : chez lui, l'ère de la barbarie impérialiste reste un rêve d'avenir, tandis que l'idéologie fasciste est née comme produit de décomposition désagréable de l'impérialisme développé. Cette différence de période détermine aussi la différence de niveau intellectuel et esthétique. Nietzsche est un homme d'une culture vaste et variée, en opposition à l'ignorance d'Hitler ou de Goering, à la demi-culture ostentatoire d'un Rosenberg ou d'un Goebbels ; malgré tout, il est un styliste spirituel et important qui, même si c'est souvent problématique, a œuvré de manière créatrice au plan de la langue, en opposition à la barbarie et à la violence subies par la langue allemande sous la tyrannie d'Hitler. En outre, on pourrait encore mentionner de nombreuses différences sur des points particuliers. Ainsi, Nietzsche a toujours méprisé l'antisémitisme.

En dépit de ces différences de pensée, esthétiques et morales, Rosenberg a nommé à juste titre Nietzsche

l'ancêtre du fascisme allemand. Nietzsche a en effet importé dans la philosophie allemande la glorification de la barbarie, et plus on apprécie à sa juste valeur ses capacités intellectuelles, son travail de critique de la culture, et plus il faut bien voir que le tournant qu'il accomplit a créé la base de cette évolution réactionnaire de l'idéologie allemande, dans lequel le fascisme a trouvé son équipement intellectuel.



Tables des matières

<i>Introduction</i>	3
I.....	5
II	17
III.....	26